

BARBEAU, Victor, *Libre examen de la démocratie*. Montréal, 1960. 146 p.

Jean Éthier-Blais

Volume 15, numéro 1, juin 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302104ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302104ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Éthier-Blais, J. (1961). Compte rendu de [BARBEAU, Victor, *Libre examen de la démocratie*. Montréal, 1960. 146 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 15(1), 134–137. <https://doi.org/10.7202/302104ar>

BARBEAU, Victor, *Libre examen de la démocratie*. Montréal, 1960. 146 pages.

L'idéaliste n'est pas nécessairement un démocrate, mais le démocrate est presque toujours un idéaliste. Le mot « démocratie » a pris, à travers les siècles, une signification particulièrement émotive et qui a fini par englober à peu près tout. Hitler se disait démocrate; Napoléon, de retour de l'île d'Elbe, souhaitait instaurer en France un régime démocratique. Il croyait voir en son étoile la réverbération du peuple. Et pourtant, la notion de démocratie est essentiellement bourgeoise. Vouloir le bien des masses, façonner leurs vies à l'image de vos propres pensées, voilà, grosso modo, l'idéal et l'action des démocrates modernes. M. Victor Barbeau a entrepris, dans un livre dense et personnel, de suivre à la trace la détérioration de l'idée de démocratie. Son travail est, pour une bonne part, une tentative de démystification. Il s'en explique d'ailleurs lui-même: « Que restera-t-il de la démocratie si elle continue à préférer l'ombre à la réalité, la tradition à l'expérience? Il n'appartient pas au libre examen que voici d'en pronostiquer la réponse. Son seul objet est d'expliquer pourquoi et comment on en est venu à se poser la question. »

Avant de parler plus avant du livre de M. Victor Barbeau, il importe de souligner la valeur sous sa plume de cette expres-

sion : « se poser la question ». L'un des travers les plus flagrants de notre élite intellectuelle, c'est qu'elle veut refaire le monde, à commencer par le nôtre, sans se poser de questions. Sans raisonner. Sans approfondir les problèmes. Sans réfléchir, en un mot. On a dit, et avec raison, que le propre de l'homme, ce n'était pas tant de découvrir la vérité que de la chercher. Cette recherche patiente, qui n'est pas nécessairement abstruse, trop peu de nos intellectuels s'y adonnent. Nous vivons d'intuitions, parfois émouvantes, mais qui ne reposent presque jamais sur de l'acquis. C'est une intuition géniale qui a permis à Einstein de découvrir la théorie des quanta ; mais précédée de combien et de quelles recherches. Si, un jour, on fait le procès intellectuel de notre génération, on ne lui reprochera pas tant d'avoir été inculte comme d'avoir refusé de sortir de son marasme, sinon par une sentimentalité qui n'a rien que de primaire. Les générations se succèdent les unes aux autres précisément parce qu'elles repensent les problèmes qui les assaillent. Admirons M. Victor Barbeau d'avoir repensé un problème essentiel, de nous avoir communiqué, dans une langue imagée et souple, le résultat de sa démarche spirituelle.

Car, je le disais tout à l'heure, le problème de la démocratie est plus qu'intellectuel ; il est d'ordre émotif. Voyons comment l'aborde M. Barbeau. Disons dès l'abord qu'il fait le procès de la démocratie. Je ne suis pas sûr qu'il y croit et que la pensée des idéologues qui en sont les pères, il souhaite la faire sienne. Il leur reproche de s'éloigner à plaisir du réel, de lui préférer des abstractions de l'esprit. « L'homme à la connaissance duquel on va se dépenser, dit-il, est l'homme en soi, l'homme de la nature. Entendez l'homme à l'état pur, sans patrie, sans passé, sans famille, en un mot, la bonne brute. Où donc existe-t-il ? Nulle part. On le sait bien. Mais, comme on ne saurait s'en passer, on l'invente, on le crée. C'est une hypothèse grâce à laquelle on croit pouvoir mieux pénétrer la nature de l'homme, approfondir ses besoins et par là, édifier ensuite un système qui soit en pleine harmonie avec ses moyens et ses fins. » En fait, ce que M. Barbeau reproche à l'idéologie démocratique primitive, c'est non pas la générosité humanitaire qui l'inspirait ; c'est de s'être fait de l'homme une conception trop haute, de s'être éloigné de l'humaine servitude. Sans doute a-t-il raison et souffrons-nous encore aujourd'hui des effets de cette « bonification » outrancière de l'homme-en-soi. Je lui reprocherai cependant de ne pas s'être penché avec assez de sollicitude sur les antécédents de cette même pensée, de ne pas avoir souligné, avec cette pénétration qui est la sienne, l'aspect généreusement créateur de cette conception de l'homme. Je ne crois pas que l'on puisse juger de la qualité d'un

arbre à ses fruits. Trop d'éléments divers entrent dans la formation d'un être ou d'une doctrine; trop d'intempéries, trop d'impondérables. Degas visitait un jour avec sa mère la femme du conventionnel LeBras, ami de Robespierre. Dans l'antichambre, Mme Degas s'écrie devant les portraits de Robespierre et de St.-Just: « Ce sont des monstres ! » Mme LeBras de lui répondre: « Mais taisez-vous. Ce sont des saints ! » Il en va de même des pères de la démocratie. Ils sont table aux uns, cuvette aux autres et sans doute chacun a-t-il raison selon que l'un les juge à leur pensée, l'autre au résultat d'icelle. M. Victor Barbeau est un aristocrate de l'esprit qui penche vers la lignée de Bonald et de Maistre. Je l'admire pour cette illustre filiation. Il n'en reste pas moins que ce n'est pas d'eux que nous procédons, mais de Jean-Jacques Rousseau et que le *Contrat social*, bien que personne ne le lise, retentit encore à nos oreilles et jusque dans l'avenir.

En fait, M. Victor Barbeau a un peu buté sur la pierre d'achoppement de qui est moraliste. Son esprit est essentiellement critique: dur, aigu, pénétrant. Que la démocratie erre et il écrit des pages d'une force éblouissante. Son analyse du socialisme et de son sous-produit, le marxisme, est plus que convaincante; elle emporte entièrement l'adhésion. Il dit: « Le communisme est une espérance, la plus grande des illusions qu'entretiennent les peuples. Et c'est de là seulement qu'il tire sa force. Peu important les leçons de la Russie. Peu important les massacres, les famines, les exécutions, la dictature, la dégradation de l'être humain. Une grande, une immense partie de l'humanité lui garde sa foi. Mais cette tentative avortée de réorganisation sociale n'est pas née de rien. N'est-il pas vain, en conséquence, d'espérer en triompher si on ne s'emploie pas d'abord à remédier aux injustices qui l'ont enfantée ? » C'est du reste ce que dit Pascal quand il soutient « qu'il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres et qui, en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches ». Ce sont des réformes de structure que souhaite M. Barbeau; la démocratie a conquis le monde par la force de ses positions sentimentales en sorte que, si l'on n'est pas démocrate par raison, encore faut-il l'être malgré soi. Ces réformes doivent procéder de ce que M. Barbeau appelle fort justement « le poids de l'homme ». Ni libéralisme, ni dirigisme effrénés. Il fait la part belle à l'Etat, qui est la quintessence de ce poids humain; un Etat qui soit axé sur la raison et la justice. Le corporatisme ? Peut-être. Il n'empêche que l'histoire récente, actuelle, nous invite à craindre les vertus qui oppriment. Il y a comme une logique interne des méthodes corporatistes qui libère, au sein des gouvernements, les forces les plus réactionnaires, les

plus inhumaines. Si la pure démocratie place l'homme trop haut, les valeurs corporatistes, comme les communistes, n'hésitent pas, pour son bien, à le placer trop bas, à lui insuffler le mépris de lui-même, osons le mot, à l'avilir. Il est difficile de se rallier aux doctrines politiques fondées sur la notion de l'homme-pécheur et pécheur seulement. Elles se croient logiquement issues du vouloir divin; elles persécutent pour sauver; elles humilient pour grandir; elles s'associent à la religion qui porte à la longue l'odieux des sévices. Le véritable idéal démocratique, c'est la foi en l'homme. Les vies les plus belles ne sont pas les immaculées; ce sont celles dont les cheminements sont parfois obscurs mais qui débouchent sur la lumière. La foi en Quelqu'un ou en quelque chose les y conduit. Il en va de même de la démocratie, qui tombe (combien souvent), qui se relève, mais qui veut amener les peuples vers le bonheur et la maturité.

Il faut souligner, presque avec violence, la beauté du style de M. Victor Barbeau. On peut ne pas être d'accord avec lui; on peut même rejeter entièrement sa pensée, ce qui, je m'empresse de l'ajouter, n'est pas mon cas. Il y a une chose que les lecteurs les plus insensibles ne manqueront pas de reconnaître: c'est la perfection de son verbe. Son style est personnel et classique à la fois. Il est sec, nerveux, les mots qui le composent sont choisis avec une science sûre. M. Victor Barbeau est un savant de l'écriture. Il possède sa langue; on sent en le lisant qu'il l'aime d'un amour que nous souhaiterions voir partager à tous nos écrivains. Il est facile au moindre amateur de sculpture de distinguer un Carpeaux d'un Rodin. Il n'est pas toujours facile à l'amateur de littérature canadienne de reconnaître, à quelques exceptions près, le style de nos écrivains. M. Victor Barbeau ne trompe pas. Il a, comme les grands écrivains français, le sens des formules intellectuelles. Il faut être sûr de sa langue et de sa pensée pour écrire, comme l'a fait M. Barbeau, un livre sur la démocratie qui se lise d'une traite, qui passionne, dont l'écriture charme. Les positions de l'esprit peuvent être différentes; celles des sentiments de même. Il n'en reste pas moins que se décèlent chez certains hommes une hauteur de pensée, une intégrité de sentiments qui créent le respect. Ce sont des maîtres. En M. Victor Barbeau, je salue l'un d'eux.

JEAN ETHIER-BLAIS